



HAL
open science

Paul Vial (1855-1917) - le “Père des esprits”. L’inculturation d’un prêtre catholique en Chine

Aurélie Névoit

► To cite this version:

Aurélie Névoit. Paul Vial (1855-1917) - le “Père des esprits”. L’inculturation d’un prêtre catholique en Chine. Paul Servais. *Christianisme et Orient, 17e-21e siècles*, L’Harmattan, pp.153-175, 2010, *Rencontres Orient-Occident*, 9782872099542. hal-02438894

HAL Id: hal-02438894

<https://hal.science/hal-02438894>

Submitted on 20 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paul Vial (1855-1917) - le “Père des esprits”.
L’inculturation d’un prêtre catholique en Chine

Aurélie Nénot

► **To cite this version:**

Aurélie Nénot. Paul Vial (1855-1917) - le “Père des esprits”. L’inculturation d’un prêtre catholique en Chine. Paul Servais. Christianisme et Orient, 17e-21e siècles, L’Harmattan, pp.153-175, 2010, Rencontres Orient-Occident, 9782872099542. hal-02438894

HAL Id: hal-02438894

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02438894>

Submitted on 20 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paul Vial (1855-1917) – le « Père des esprits »

L'inculturation d'un prêtre catholique en Chine

Aurélie NÉVOT

Introduction

Paul Félix Angèle Vial naquit le 3 janvier 1855 à Voiron, en Isère. Il quitta sa maison natale à l'âge de treize ans pour étudier à l'école apostolique d'Avignon. Faute d'argent, ses parents le retirèrent du noviciat deux ans plus tard. Les jésuites proposèrent alors à la marquise Marie de La Selle, qui mettait sa fortune à leur disposition, de subvenir aux besoins du jeune Paul. La jeune femme accepta et devint ainsi sa donatrice.

Fort d'un tel soutien moral et financier, Vial partit étudier à Paris, en 1870, au sein de la Compagnie de Jésus. Alors qu'il espérait devenir jésuite, il fut contraint, en 1876, d'intégrer la Société des missions étrangères de Paris (MSEP), où il fut ordonné prêtre en 1879. Dépêché dans le sud-ouest de la Chine la même année, il fut confronté à une réalité quelque peu différente de celle décrite dans les livres de la bibliothèque de la rue du Bac. Sans détour, il jeta ses impressions sur le papier, livrant ses états d'âme à sa « bienfaitrice ». Leurs échanges épistolaires, *quasi* quotidiens, se poursuivront jusqu'au décès de Marie de la Selle, en 1910. Grâce à cette correspondance, assimilable à un journal de bord, il est possible de suivre les pérégrinations quotidiennes du missionnaire, de sa condition de catéchumène à celle de prêtre en Chine, et de connaître ses réactions et ses sentiments au contact des Chinois.

apte est bien évidemment inconcevable dans le cadre d'un article¹. C'est pourquoi j'ai tenté de mettre ici en exergue un phénomène particulier : le processus d'aculturation du missionnaire, c'est-à-dire les transformations de ses pratiques d'évangélisation au contact de la culture en présence. L'ethnie chinoise à laquelle Paul a consacré son apostolat a effectivement saisi le dogme chrétien à sa façon, selon ses propres conceptions, lesquelles l'ont, en retour, fortement influencé pour devenir un clergé autochtone².

Durant les huit années (1879-1887) au cours desquelles Vial s'initia aux stratégies d'évangélisation auprès de prêtres confirmés en milieu Han (la population majoritaire de Chine), l'idéalisme du jeune missionnaire fut tout d'abord mis à mal : il eut du mal à s'intégrer à la culture locale tant et si bien qu'il ressentit peu à peu une réelle aversion à l'encontre des Han. De fait, il partit à la recherche d'une autre population à évangéliser, jugée plus « simple » et plus « proche » à ses yeux, par ailleurs propre à répondre à son « idéal » missionnaire. Influencé par ses lectures de jeunesse imprégnées de romantisme, il se tourna vers les « Naturels de la terre » de la province du Yunnan, pour reprendre une formulation qui désignait aujourd'hui les nationalités minoritaires de la région³ et qui fut employée dès le XIX^e siècle pour évoquer ces populations⁴. Voyageant sans cesse, Vial rencontra une ethnologie à l'époque assimilée aux Lolo et aujourd'hui à la nationalité Yi (彝族) : les Nipa. En 1887, il décida de vouer son apostolat à leur évangélisation, ce qu'il fit jusqu'à sa mort, en 1917.

Les trente années d'immersion chez les Nipa ont fortement transformé le personnage du prêtre : au départ, il tenta d'enseigner le dogme catholique tel qu'il était émis en Occident, respectant ainsi les consignes du Vatican. Mais face aux échecs répétés de son entreprise, il modifia peu à peu ses stratégies de christianisation et il mit en œuvre des procédés d'évangélisation pour ainsi dire avant-gardistes. Tout en se fai-

Paul ne consacre en ce moment à la rédaction d'un livre sur Vial et l'évangélisation des Nipa, une ethnologie du sud-ouest de la Chine. Cette étude, qui repose essentiellement sur la correspondance du prêtre avec Paul de La Selle, porte sur le phénomène engendré par la rencontre d'une « religion du Livre » (le christianisme) et d'une « religion de l'écrit » (le chamanisme à écriture des Nipa, voir *infra*).

Il précise que le terme pris dans son sens théologique fut défini ainsi par Jean-Paul II (encyclique *Humanae Apostolice*, 21) : « L'incarnation de l'Évangile dans les cultures autochtones, et en même temps l'éducation de ces cultures dans la vie de l'Église. »

Le Yunnan est confiné entre « les marches tibétaines », la Birmanie, le Laos et le Vietnam. Pratiquement aussi vaste que le territoire français, cette province est avant tout connue pour sa diversité ethnologique. Au regard des autres régions chinoises, elle est en effet un véritable creuset de populations : elle compte le plus grand nombre d'ethnies appartenant à des groupes linguistiques différents. Sur les cinquante-cinq « nationalités minoritaires » que compte la Chine, les autorités en dénombrent

tant médecin, avocat et propriétaire terrien, Vial prit effectivement connaissance des pratiques rituelles et des croyances locales, à tel point qu'il s'improvisa ethnographe, recueillant sans cesse des données sur les us et coutumes locaux. Il s'intéressa notamment à l'écriture secrète et exclusivement rituelle – différente de l'écriture chinoise –, réservée aux chamans de cette ethnologie⁵. Le missionnaire décida de l'apprendre aux côtés de ces derniers, appelés « Maîtres de la psalmodie », *bimo*, car ils communiquent avec les esprits en psalmodiant leurs manuscrits. Afin d'assurer une certaine pérennité à son clergé, le catholique entreprit ainsi, au début du XX^e siècle, de traduire le catéchisme, avec l'aide des *bimo*, en cette écriture chamanique. On peut supposer qu'il se fit dès lors passer pour un chaman bien qu'il se fit non pas appeler *bimo* mais « père des esprits », *sepa*. Partant, il se détacha de l'orthodoxie catholique car il promut l'indigénisation du dogme chrétien à une époque où les autorités ecclésiastiques réfutaient, au contraire, toute relecture du catholicisme par la population à évangéliser. Sa correspondance dévoile d'ailleurs les nombreux désaccords qu'il eut avec ses supérieurs : c'est qu'à sa façon, il réactualisa la « querelle des rites », laquelle opposa, à la fin du XVII^e siècle, les missionnaires jésuites en Chine, partisans de l'adaptation du dogme aux coutumes et aux usages locaux, à l'autorité du Pape en faveur d'un christianisme chinois orthodoxe. Vial fut même accusé de vouloir « fonder une Église dans l'Église ». Il fut ainsi aux prémices d'un mouvement d'indigénisation développé, dès 1912, par Vincent Lebbe chez les Han.

Mais afin de comprendre cette prise de position quelque peu hérétique en cette fin de XIX^e siècle, je propose de revenir dans un premier temps sur la formation religieuse de Vial qui se voulait « jésuite de cœur », bien qu'ordonné prêtre au sein des Missions étrangères de Paris. En filigrane, j'aborderai la question du romantisme messianique et de l'image du martyr qui eurent une grande influence dans ses choix de vie missionnaire.

1. « J'ai résolu de ne m'instruire que dans les livres faits par quelques Pères de la Compagnie de Jésus » (25 septembre 1878)

Au sein de la Compagnie de Jésus, le jeune Paul écrivait en juin 1875 : « Je ne cesse d'aspirer au titre de jésuite ». Cependant, un an plus tard, il intégra la Société des missions étrangères de Paris. Vial adressa alors ces quelques mots à sa donatrice :

⁵ Aurélie NÉVOIT, « Nipi, l'écriture des Nipa », dans *Chiner la Chine, Revue Ateliers*, Nanterre, 2001, pp. 125-173 (Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative 24) ; ID., « De l'écriture rituelle des *bimo* chez les Nipa (Yunnan/Chine) : Incomplétude et variabilité », dans *Actes du colloque international « Oralité et Écriture II : Le monde des esprits »*, Bruxelles, 7-10 octobre 2002, Bruxelles, Ousia, 2004 ; ID.,

« Je crois comme vous que Dieu me destine à passer ma vie sur le chemin de la croix. Je me rends au séminaire des Missions étrangères, c'est Dieu qui m'appelle ailleurs que dans la Compagnie de Jésus. La seule cause qui me fait sortir du noviciat c'est que, d'après le Père maître, Dieu m'appelle aux MEP. » (10 octobre 1876)

Quelques mois plus tard, le novice confia :

« On avait trouvé que je n'avais pas assez de sens pratique pour rester dans la compagnie. On a loué mon excellente bonne volonté mais devant un pareil obstacle, je ne pouvais avancer. » (31 octobre 1876)

Nouveau résidant de la rue du Bac, et cela contre sa volonté, Vial exprimait ainsi son serrement dans une lettre datée du 5 décembre 1876 :

« Il est vrai qu'en elle-même la vie des missionnaires ne m'effraie nullement, mais ce qui m'effraie, c'est la vie de missionnaire telle qu'elle existe dans la société des MEP... Mais pour l'instant je ne changerai rien. Je veux conserver bien précieusement dans mon cœur tous les enseignements que j'ai reçus de celle que j'appelle toujours ma mère, la Compagnie de Jésus. »

d'ajouter,

« J'ai déjà pris la ferme résolution de m'attacher entièrement et complètement à la doctrine de la Compagnie de Jésus, soit pour la philosophie, soit pour la théologie, soit pour la spiritualité et je crois que je n'emporterai en mission que des livres composés par quelques Pères de la Compagnie... mon dernier mot n'est pas dit... je crains les qu'en dira-t-on si je retourne chez les jésuites. »

Ce n'est point de lui-même que notre cher Paul Vial est sorti du noviciat pour aller au séminaire des MEP», confirma E.M. Bonnavy à Marie de La Selle, « il y a été contraint par la décision de ses supérieurs » (3 novembre 1876). Le motif de ce renvoi reste flou et le « manque de sens pratique » invoqué plus haut paraît contraster avec l'attitude pragmatique employée plus tard par Vial pour évangéliser les Nipa. L'indépendance de tout autre paramètre que la Bible et la liberté du missionnaire sur le terrain à même de décider par lui-même de la méthode à suivre, voilà sommairement dépeinte la méthode qu'il appliqua en effet. Quelques années plus tard il déclara :

« Que le Bon Dieu me donne la grâce de rester libre de toute influence et me donne la force de suivre en toute simplicité la doctrine de notre Sainte Mère l'Église exprimée par les Papes, les Pères, les théologiens ou même par ma raison éclairée par la foi. Qu'il est difficile de rester libre et qu'il est facile de se faire des amis aux dépens de la vérité et de la sincérité. » (24 mars 1881)

Il envisagea même de fonder sa congrégation autochtone. C'est peut-être cette auto-

de sens pratique ». Il fallut attendre que vingt-deux années s'écoulaient avant que Vial ne fasse de nouveau référence à cette expression dans sa correspondance :

« On glose sur votre générosité ! Ainsi le cœur de l'homme est fait ! », écrivit-il alors à la Marquise de La Selle. « On ne peut accepter qu'un bienfait aille se perdre dans le lointain. Le monde finit où finissent ses connaissances, le reste est illusion, et s'en occuper c'est *manquer de sens pratique* et chrétien [je souligne]. Mais les âmes d'ici ne valent-elles pas les âmes de là-bas ? Et à un autre point de vue, j'augmente le prestige, le renom et l'amour de la France. » (17 mai 1898)

Pour l'ancien élève jésuite devenu missionnaire, la cause de son renvoi de la Compagnie de Jésus ne serait donc pas tant sa personnalité « rebelle » que son désir d'évangéliser une population au-delà des frontières occidentales. Or, fortement influencé par le renouveau du romantisme, mouvement intellectuel et artistique de la fin du 18^e siècle qui embrasa l'Europe, le jeune Vial rêvait par-dessus tout de lointain.

Rappelons qu'au moment où le mouvement missionnaire se développait en France, le courant romantique se manifesta. Le sentiment l'emportait alors sur la raison et l'évasion était recherchée dans le rêve, l'exotisme ou le passé. C'est François René de Chateaubriand qui eut une influence notable sur le mouvement messianique après la parution en 1802 de *Génie du christianisme*, livre par lequel il voulait contribuer à la réinstauration de l'ordre moral. L'auteur était avant tout attiré par les aspects aventureux et héroïques des activités messianiques développés dans une épopée parue en 1809 sous le titre *Les Martyrs ou le triomphe de la religion chrétienne*. L'image du missionnaire globe trotter se façonna de la sorte, voyageant autour du monde et confronté à des cultures exotiques. Solitude, sacrifice et suicide furent sublimés par les auteurs romantiques, et la figure du martyr devint prédominante dans la littérature missionnaire. Elle fut à l'origine du succès du mouvement catholique parmi les jeunes de cette époque. Bien que pays de la révolution et de déchristianisation, la France fut ainsi, au cours du 19^e siècle, et notamment dès 1805, date de la restauration des anciennes sociétés missionnaires (azaristes, spiritains, MEP), le « vivier » dans lequel les missionnaires se recrutaient : les deux tiers d'entre eux en sont issus⁶. L'expérience de la Révolution française alimenta « toute une spiritualité centrée sur la méditation de la croix et de la passion du Christ »⁷ et les malheurs, voire même les échecs, devinrent la condition de l'extension chrétienne dans le monde. Le séminaire des MEP se rendit alors célèbre par sa chapelle des martyrs.

⁶ Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII : 1878-1903*, Rome, École fran-

Le romantisme messianique prédomina jusque dans les années 1860, lorsque le climat intellectuel changea pour faire face à la nouvelle forme de société qui se profilait : libérale, détachée de la religion et laïque. La littérature missionnaire de propagande continua à être dominée par ce type d'idéalisme basé sur l'émotion⁸. bercé par le courant romantique, Vial se plaisait, dès son enfance, « autant à suivre Robinson Crusoe dans ses aventures que saint François Xavier, dans ses courses apostoliques »⁹. Le premier jour de son arrivée au séminaire des MEP, il s'exprima d'ailleurs ainsi :

« Je veux être un véritable apôtre, un François Xavier si je puis. » (20 octobre 1876)

Tout voyageur était pour lui un chercheur d'idéal et

« tout idéal doit se trouver en pays inconnu, au fond d'une vallée, près d'un fleuve mystérieux aux bords fleuris, sous des arbres gigantesques tamisant la lumière du ciel »¹⁰.

Il aimait exclusivement les auteurs qui lui « ouvraient une voie vers cette espérance et ce rêve »¹¹. Se remémorant ses sentiments de jeunesse, il poursuit :

« Avec quel joyeux sentiment je m'élançais dans la nacelle glissant sur une eau limpide, et disparaissant sous un dôme de feuillage ! Oiseaux, fleurs, verdure, ombre des bois, tout m'attirait. Puis on débarquait sur une plage sablonneuse et unie comme une table. Pour prières, on chantait, pour nourriture, on goûtait les fruits, qui de tous côtés s'offraient, savoureux et irrésistibles à la portée de la main. »¹²

C'est donc bien un tableau idyllique et exotique que Vial espérait découvrir en se faisant jésuite. Et bien que les MEP soient célèbres pour leur chapelle des Martyrs, il craignit de ne pas pouvoir réaliser ses espérances premières en étant affecté au séminaire de la rue du Bac :

« Il me semble quelquefois que si j'allais me cacher au milieu de ces nations infidèles, emportant dans mon cœur l'unique désir de travailler, de souffrir pour elles... que je

⁸ Selon le témoignage du père Simonnet, dans les années 1940, les missions les plus enviées étaient toujours les plus dangereuses, « tout comme au dernier siècle, l'époque des grandes persécutions, le rêve était d'être destiné à la Corée ou au Vietnam, et le martyr regardé comme le 'bâton de maréchal' », et d'ajouter : « tout cela peut sembler un peu foufou, mais si ce genre de folie n'existait pas, la Bonne Nouvelle aurait-elle jamais été annoncée au monde entier ? » (CHRISTIAN SIMONNET, *Tibet ! Voyage au bout de la chrétienté*, Paris, Éd. de Septembre, 1991, p. 9).

⁹ Paul VIAL, « Nadokouseu », dans *Annales des Missions étrangères*, 1905, p. 1.

¹⁰ *Ibid.*

pourrais trouver Dieu. C'est dans la compagnie de Jésus seulement que j'aurais pu réaliser mon projet, mais il n'est plus temps. » (23 décembre 1876)

Vial mit paradoxalement en avant la sublimation du martyr des MEP en écrivant notamment : « J'ai reçu dernièrement la visite d'un père jésuite que je connaissais bien et qui est à présent recteur du collège et directeur de l'école apostolique de Dôle (Jura) » et de préciser que celui-ci lui a fait acheter « toutes les photographies de nos martyrs afin d'en orner l'étude de l'école. » (4 septembre 1878)

Lorsqu'il fut tonsuré le 22 septembre 1877, Vial prit pour résolution de faire table rase de son passé :

« Maintenant que ma tête est couronnée de la tonsure ecclésiastique, je ne puis ni ne veux plus regarder en arrière. C'est la volonté de Dieu qui me relèguera bientôt au fond de l'Asie, au milieu de pauvres infidèles qui feront toute mon occupation et toute ma joie. Si je devais rester en France, et vivre au milieu de la Société, je ne parlais pas ainsi. » (23 septembre 1877)

Il ajouta, avouant que « ce n'est pas une chose à dire », « je veux oublier ceux qui m'ont fait du bien, et en particulier la Compagnie de Jésus ». Fait sous-diacre un an plus tard, le 21 septembre 1878, puis diacre le 8 mars 1879, Vial fut ordonné prêtre le 20 septembre 1879. Exalté par la région qui lui est dévolue, il s'exclama, le lendemain, à Marie de la Selle : « Et tout cela en Chine, non pas dans la Chine civilisée, mais dans la Chine presque sauvage, je vais au Yunnan ! » C'est son rêve qu'il vit ainsi concrétisé. Dans sa correspondance, l'image du missionnaire non plus martyr mais pionnier, seul au contact de la population à conquérir, transparaît alors :

« Ce qui me plaît encore, c'est que ma mission est entièrement chinoise, on n'y trouve ni Anglais, ni aucun étranger, je vais donc pouvoir me faire absolument Chinois ! » (21 septembre 1879)

Le jeune prêtre quitta la France le 29 octobre 1879, prêt à conquérir la Chine. Avant de partir, il prit soin de prendre pour Saint Patron Ignace de Loyola (1491-1556), un personnage emblématique s'il en est car fondateur de la Compagnie de Jésus. Bien qu'il ait pris le parti, deux ans plus tôt, d'« oublier », littéralement, les jésuites, il changea donc de point de vue lorsque, enfin, il devint missionnaire. Il expliqua ce choix à sa donatrice, quelques jours après son ordination :

« Puisque j'appartiens à une congrégation fondée par un jésuite et qui n'a encore aucun saint parmi ses membres, il m'est bien permis, je pense, de prendre un protecteur... »

. « **Les Chinois ne font que salir la nature comme leur profane personne** »
(avril 1880)

Dans un premier temps, le prêtre confia très peu ses sentiments au contact des Chinois, préférant semble-t-il observer plutôt que d'émettre des jugements hâtifs. Trois jours après son arrivée à Hong Kong, il écrivit :

« Je ne puis porter un jugement défavorable sur les Chinois¹³, mais mon premier coup d'œil ne leur a pas été défavorable ; ils ont l'air intelligent. » (20 décembre 1879)

Quatre mois plus tard, il tint un tout autre discours, s'exprimant notamment ainsi :

« Les Chinois ne font que salir la nature comme leur profane personne. » (avril 1880)

Un mois plus tard, le prêtre renchérit encore :

« À moins de devenir misanthrope, les chrétiens chinois ne peuvent éviter la compagnie des païens, leurs compatriotes, ils vivent donc au milieu d'un élément vicié et corrompu, corruption qui a passé dans le sang chinois, ce qui fait de cette nation naturellement commerçante une nation de voleurs et de menteurs. L'hypocrisie est le caractère spécial du Chinois et c'est le cachet de toute nation policée qui n'a pas de conscience. » (13 mai 1880)

De tels sentiments contrastent avec son « euphorie originelle », lorsqu'il remerciait Dieu et le bénissait d'avoir bien voulu lui « donner de belles montagnes et de fertiles vallées ». (21 septembre 1879)

Un an après son arrivée en Chine, le religieux se remémora ses premières impressions au contact du monde chinois. Nous pouvons alors lire sous sa plume :

« Je me souviens que lorsque la première fois que je suis entré dans une ville chinoise, j'ai été surpris par l'odeur nauséabonde de ce que je sentais partout et qui sortait des habits comme des personnes » et de conclure « j'aime le Chinois mais je déteste sa civilisation, je déteste ses mœurs et sa malpropreté. » (18 novembre 1880)

La difficulté d'enseigner et de prêcher en langue chinoise semble avoir été à l'origine de son mécontentement, et l'échec de son entreprise à l'origine de sa haine. Bien qu'apprenant l'écriture et la langue avec assiduité s'il faut en croire ses écrits, travaillant « d'arrache pied » à l'assimilation des caractères et à la phonétique des heures durant, du matin jusqu'au soir, on remarque en effet son insuccès en la matière et son manque de motivation :

« D'instruction, les chrétiens en reçoivent peu ; à part le catéchisme, le livre des païens, le rituel chinois que beaucoup savent par cœur et quelques autres livres, les

chrétiens ne lisent rien d'autre et je comprends bien que leurs maudits caractères hiéroglyphiques leur donne le dégoût de la nature. » (13 mai 1880)

L'idéologie chrétienne fit effectivement face à une culture millénaire, laquelle, au regard de Vial, imprégnait trop les esprits pour permettre au christianisme de s'implanter avec succès. Il poursuivit :

« Comment voulez-vous donc qu'avec si peu de secours surnaturels, à moins d'un miracle dans la grâce, nos chrétiens aient seulement plus de force de caractères que nous autres vieux catholiques ? Voilà pourquoi ils sont si faibles dans leurs fortes tentations. »¹⁴

Vial en vint à cette conclusion fort démonstrative de ses sentiments :

« Tous les Chinois en général sont menteurs, lâches, vaniteux, fourbes, et tout cela, je crois, à cause de leur éducation belle à l'extérieur mais sans principe, sans fondement » et de conclure, « la civilisation chrétienne est aux antipodes de la civilisation chinoise. » (21 mars 1881)

Un mois plus tard, il écrivit encore :

« Je n'ai rencontré encore aucune personne digne de mon cœur, de mon amour... leur vie, leur langage, leur sensibilité, tout me répugne et instinctivement, je sens qu'il y a quelque chose de malsain. » (18 avril 1881)

Alors qu'il croyait voir les « cœurs » s'ouvrir au « Dieu de bonté et d'amour »¹⁵, Vial réalisa finalement que les livres du séminaire, « récits charmants », sont « faux et trompeurs ». Il parla ouvertement de sa déception :

« Où vous me montriez le courage, la noblesse, la générosité, j'ai découvert l'égoïsme, la dureté, l'injustice, l'hypocrisie. »¹⁶

Le catholique fut donc, pour ainsi dire, un missionnaire « désenchanté » au début des années 1880. C'est tout son imaginaire et ses rêves de jeunesse qui furent balayés au contact des Chinois.

En dépit de ses jugements défavorables à leur égard, le prêtre persista à considérer son apostolat comme une véritable « conquête », ce qui transparait notamment au détour d'une phrase, dans un courrier du mois d'avril 1881 :

¹⁴ Paul VIAL, « Nadokouseu », *op. cit.*, p. 1.

« Je suis enfin descendu sur le champ de bataille, je ne suis plus simple spectateur et admirateur des apôtres de Notre Divin Maître, je suis devenu moi-même chevalier de l'Évangile. » (19 avril 1881)

ien loin de vouloir baisser les armes, Vial se demanda :

« Suis-je de mon temps ? J'en doute, j'aurais dû naître au siècle de Louis IX, et pour vous dire ma simple façon de penser, je crois que nous avons faussé un peu la voie apostolique. » (13 mai 1880)

Il mit donc également en cause la pratique missionnaire pour expliquer ses difficultés rencontrées en Chine. Il accusa notamment le « conservatisme » des missionnaires d'être à l'origine des échecs rencontrés en Chine et les méthodes à suivre d'être un rein à l'évangélisation :

« Ce n'est pas la foi qui est notre unique fondement mais la forme de notre caractère ; il faut que les chrétiens se fassent à nos idées propres, l'un veut qu'on fasse ainsi, l'autre autrement, l'un admet ceci, l'autre rejette cela, pour offrir le Saint sacrifice chacun a ses manières qu'il ne change pas, bien entendu non pas parce qu'elles sont fondées en raison, mais parce qu'elles entrent dans le caractère propre. Ainsi pour la question de l'opium, quel est celui qui aurait l'audace de croire autrement que nos ancêtres qui ont certainement exagéré en ce point comme en plusieurs autres. Aussi qu'arrive-t-il ? Une décision de Rome fait savoir qu'il n'y a absolument aucun mal à planter l'opium. Plutôt que de se soumettre à Rome, on préfère ne plus être missionnaire, car une pareille doctrine, n'étant pas conforme à celle de nos pères, <elle> doit être relâchée. En un mot, sur certains points, chacun a son système fondé non sur les circonstances, mais sur son caractère et en d'autres points on se suit avec une lâcheté moutonnesque. » (18 novembre 1880)

Et c'est en adoptant une attitude en aucun cas « moutonnesque » mais bien au contraire originale, que Vial poursuivit son apostolat. Au contact des Nipa, il mit en place une stratégie d'évangélisation radicalement en marge des autorités romaines. À l'apogée de cette population, il renoua par ailleurs avec ses espérances de séminariste. La recherche de l'héroïsme et la figure du martyr romantique furent alors de nouveau présentes dans sa correspondance : « Avec eux, pas de fleurs, pas de repos ombreux, mais la foi, le courage, la fatigue, la souffrance, le martyr. »¹⁷ Tout heureux dans le sacrifice, Vial dit y retrouver « son enthousiasme juvénile »¹⁸.

3. « En les Lolos, mon idéal, je l'ai trouvé »¹⁹

Lorsque Vial évoqua ses premières impressions au contact des Yi, encore appelés, à cette époque, « Lolo », « Yiren » ou « Manzi », on constate qu'il était à la recherche d'un « Autre » culturel, certes, mais aussi d'un « Même », proche de l'Occident. Dans sa correspondance, son identification aux Yi, et inversement, l'identification des Yi aux Occidentaux, précisément aux Français, est récurrente. Voici, par exemple, ses premiers mots à leur propos :

« Je viens de voir passer un homme revêtu d'une redingote et une femme vêtue d'une robe françaises. Qu'est-ce ? Des Européens ? Je ne crois pas, ils n'en n'ont ni l'allure, ni le langage, des I jen [Yiren], des Mantseu [Manzi] dont nous traversons le pays après demain ? Nous verrons. Ils m'intéressent fort. » (13 novembre 1880)

Et Vial de s'interroger :

« Dieu me réserve-t-il de l'ouvrir à l'évangélisation et d'y trouver un peuple aux mœurs plus simples que le peuple chinois ? »

Il confia encore à Marie de La Selle :

« Certaines mines d'homme m'ont fait peur, heureusement que de l'autre côté, en passant dans un village mantseu [manzi], j'ai été rassuré par la mine farouche et décidée des hommes et des femmes. »

Puis de poursuivre ses comparaisons avec les Européens dans l'aspect vestimentaire :

« Les femmes portent une robe semblable à celle de nos villageoises françaises mais je n'ai pas vu que les hommes diffèrent des Chinois dans leurs habillements si ce n'est qu'ils portent la queue mais de leurs cheveux ils font un toupet sur le devant, ce qui est un peu plus vilain. » (19 novembre 1880)

Quelques années plus tard, le missionnaire évoqua ses périples dans le Yunnan et notamment un séjour particulier qui lui permit de rencontrer des Yi. Il précisa qu'il était pour lui « un voyage qui a souvent hanté mon imagination, quand placé aux confins des pays manyi, je pourrais leur porter la Bonne Nouvelle, déjà je m'étais procuré des livres²⁰, et je savais les rudiments de leur langue » (1884). Non seulement Vial faisait des rapprochements « anthropologiques » entre les Yi et les Européens, mais il aimait imaginer, qui plus est, passer lui-même pour un Yi aux yeux des Han. Voici ce qu'il livra à la Marquise de La Selle :

« Dans une auberge, une vieille chuchote à l'oreille des aubergistes : 'N'est-ce pas un Mantseu [Manzi] ?' 'Je n'en sais rien lui répondent-ils'... je ne fis que sourire. » (16 novembre 1880)

Le prêtre spécifia que la comparaison ne lui déplaisait pas du tout.

La « simplicité » des Yi séduisait Vial, expression qu'il associait à celle de « bonne nature » dans une lettre datée du 6 février 1889, par opposition aux Han qui ont, selon le missionnaire, « le dégoût de la nature », et qui sont aux « antipodes » du catholicisme (13 mai 1880). Et c'est bien un peuple considéré comme étant proche de la nature, c'est-à-dire « sauvage », par opposition aux « civilisés » han, qu'il désirait civiliser, chrétiennement en l'occurrence. De fait, la rencontre des populations non-han du Yunnan, « sauvages » à ses yeux, motiva de nouveau ses ambitions missionnaires. Ce qu'il écrivit de ses impressions au moment où il rencontra les Nipa est très révélateur à ce propos :

« J'aperçus un costume indescriptible, original, d'une beauté sauvage, trop sauvage. Les Gnipa [Nipa], c'est ma tribu que Dieu m'a donnée. »

De même qu'il identifia les premiers « Lolos » qu'il rencontra aux Européens, au début des années 1880, Vial identifia les Nipa aux Français. D'une localité, il écrivit par exemple que « le type lolo est conservé très pur. J'ai été étonné de trouver tant de longs nez ! » Il fit état de traits physiques particuliers : « C'est à s'y méprendre le type européen, sauf la blancheur de la peau, tout le reste est notre type » (8 février 1890). Cette « conformité » au type européen, Vial ne la plaça pas seulement dans l'aspect extérieur, mais aussi dans le « caractère ». Détachant une gravure de la France du mur de sa maison, « l'indigène est bien français » se convainquit-il, « car ils m'ont prié de la remettre » (19 mai 1889). « J'agis avec eux comme les apôtres ont agi envers nos pères, les Francs ou les Gaulois, car je n'ai jamais vu de caractère plus français que celui de mes Gnipâ [Nipa], ils ont même nos défauts. » Et de conclure qu'en eux, « mon idéal, je l'ai trouvé »²¹.

Le missionnaire s'identifia également aux Nipa :

« Jamais les indigènes ne m'ont montré plus d'ouverture. C'est une politesse aussi simple aussi douce que la bonne nature. Mais il faut dire qu'à leurs yeux, je passe pour un indigène, un Gnipa [Nipa] des pays étrangers, et la preuve pour eux est sans réplique, c'est que les Européennes n'ont pas de petits pieds. Sur une image oléographique, don de Mgr Bourdon, il y a une femme allant pieds nus ; ses habits sont voyants, les femmes indigènes croient reconnaître l'une des leurs ; je me garde bien de les disuader. » (6 février 1889)

Un peu plus tard, Vial questionna une indigène : « Pourrais-tu me dire qui je suis ? », celle-ci lui aurait alors répondu : « Mais un indigène. » (29 mars 1889)

L'attrait de Vial pour les Nipa fut renforcé par la haine qu'il éprouva à l'égard des Han. Alors que « [l]es races indigènes sont tout particulièrement simples, belles, ingénues, naturelles » (16 février 1889), « le Chinois est guindé »²². Sous la plume de Vial, les critiques acerbes fusent :

« La Chinoise est une poupée fardée, un air souffreteux qui n'excite même pas la pitié, le Chinois a toujours quelque chose de cruel et d'orgueilleux. Le Lolo a des traits plus accentués, la peau plus noire, quelque chose de vivant et de bon. La Lolotte est encore plus expressive mais son visage exprime seulement la bonté et la simplicité. Il m'est impossible de croire que leur cœur soit mauvais. En vérité, c'est une bonne et belle et fière race. Je ne connais pas un seul Chinois qui se soit élevé dans la perfection au dessus de la petite moyenne, il leur manque le ressort principal : l'amour, leur dévotion est toute dans les prières. L'indigène au contraire a du cœur et peu de blague. » (28 janvier 1890)

Considérer les Nipa comme des enfants, c'est recourir à l'image paternelle et patriarcale du missionnaire à la tête d'un groupe qu'il doit guider, instruire et protéger. Pour Vial, c'est aussi trouver une raison à sa présence auprès des Nipa, donner preuve de son utilité. Il précise : « Comme les enfants, il faut les dominer et les conduire » (3 mars 1889). Pour le missionnaire, les Nipa, « non-civilisés-enfants », étaient ainsi source d'espérance, contrairement aux Han, déjà civilisés mais de façon anti-chrétienne.

4. « Commençons d'abord par attirer l'oiseau dans la volière, détruisons en eux la peur sauvage, devenons leur ami de chaque jour »²³

Les instructions de 1883 (*Quae a praesulibus*, 18 octobre 1883), destinées aux vicaires apostoliques de Chine, et notamment le paragraphe huit, consacré à la conversion des « païens », est étonnamment concis : « Les méthodes missionnaires semblent être l'objet d'un consensus qui dispense de tout développement. »²⁴ Elles sont en effet résumées en quelques lignes : multiplication des œuvres d'éducation et de bienfaisance pour préparer à la conversion, association ; il est de plus conseillé aux mis-

²² Paul VIAL, « Les Gni ou Gni p'a : tribu lolotte du Yun-nan », dans *Revue des Missions catholiques*, 1894, p. 300.

onnaire de « faire preuve de simplicité » en vue de prouver la crédibilité des dogmes.

Vial prit bien évidemment connaissance des instructions de ses supérieurs. Et pourvangéliser les Nipa, « il n'est point d'industrie qu'il ne mette en œuvre, selon les différentes prescriptions des *monita ad missionarios* pour gagner leur confiance »²⁵. Différentes strates se superposent dans cette pratique d'« approche » que Vial qualifia de christianisme à l'état latent²⁶ : dons, aides médicales et agricoles. Le but de cette stratégie était d'aboutir « au moment où ces grands enfants croiront tout ce que je dis et aimeront tout ce que j'aime »²⁷. « Tout viendra en son temps »²⁸ souligna-t-il. La première phase de l'apostolat de Vial, de 1887 à 1895, fut donc marquée par le rosélisme de conversion. Le souci du missionnaire fut de constituer une base solide de « fidèles » à partir de laquelle il pourrait prêcher. Pour établir ce socle où le message chrétien resta au second plan, ce fut l'image du Messie libérant les affaiblis et la misère et de l'oppression qui prédomina. Le catholique n'eut effectivement envie de vouloir répondre à ce qu'il appelait les « intérêts temporels » des Nipa, car en général l'intérêt matériel les guide en tout et très volontiers et très innocemment ». (Pentecôte 1895)

Commençons d'abord par attirer l'oiseau dans la volière, détruisons en eux la peur sauvage, devenons leur ami de chaque jour »²⁹, telles furent les premières préoccupations du missionnaire. « Adoucir la vie si rude des Gnipa [Nipa] » dit-il, « c'est un des meilleurs moyens pour se les attacher. Je veux qu'ils me doivent tout, jusqu'au bien-être » (14 décembre 1891). Afin de se faire accepter et de gagner peu à peu la sympathie de l'ethnie, le prêtre commença par offrir des cadeaux, « chez les Lolos il faut toujours avoir dans ses poches des perles ou autres menus objets. Ce sont des talismans qui ouvrent toutes les portes et délient toutes les langues »³⁰. C'est par l'intermédiaire de sa donatrice qui lui expédiait de nombreuses caisses de perles et de cadeaux, que le missionnaire développa ces dons qui accompagnaient la conversion des villages. Il lui passait en effet régulièrement commande :

« Mes perles ont beaucoup diminué à cause de nouveaux villages chrétiens. Pouvez-vous m'envoyer toute une caisse d'un poids de colosse, renfermant les perles de tou-

²⁵ Charles CRESSIEN, « L'évangélisation des Lolos », dans *Fiches des Missions étrangères*, 1946, p. 13.

²⁶ Paul VIAL, « Nadokouseu », *op. cit.*, p. 25.

²⁷ *Ibid.*, p. 27.

²⁸ *Ibid.*, p. 11.

²⁹ *Ibid.*

tes sortes pareilles aux dernières. Il en faut des bleues, vertes, jaunes, oranges, rouges et de plusieurs nuances ; bien que les multicolores soient plus prisées, cependant il y a plus de profit pour moi qu'elles soient grosses, d'une seule couleur et surtout *transparentes* [souligné par Vial]. » (10 septembre 1897)

Vial ajouta que « c'est un cadeau très bien reçu dans de nombreuses tribus lolottes et Miao. J'ai déjà fait cadeau d'un petit lot de perles aux Pères Kirscher et Liétard ». Il poursuivit, révélant ainsi la prédominance de la « séduction » sur l'« enseignement » du dogme chrétien, que tous deux « croient comme moi, que l'apôtre doit se faire bon père et bonne mère et que l'argument du cœur doit précéder celui de l'intelligence ». (13 décembre 1899)

Le prêtre amorça le mouvement de conversion par le biais des femmes Nipa ; en effet, se convertir et être inscrit sur le registre des chrétiens, c'était recevoir en contrepartie des cadeaux :

« On inscrit les femmes qui veulent se faire chrétiennes, distribution générale de perles ; c'est le moment où les filles s'enhardissent et bientôt je n'entends qu'un confus babillage de gens heureux. » (10 septembre 1897)

Il « séduisit » les femmes en offrant également des jouets :

« La fermière conduisant son cochon prime de beaucoup tous les autres, ainsi une poupée que j'ai fait habiller en partie en Gnipa [Nipa]. »

Dans un autre village, à la vue d'une poupée, « ce n'est qu'exclamation, le plaisir et on va l'examiner au grand jour » (8 mars 1898). Vial constata que son entreprise de séduction lui assura une certaine renommée ; il s'exprima par exemple ainsi :

« Les femmes veulent me retenir en me disant : 'Père, restez donc, on est si bien avec vous ! Et remarquez que je ne les ai jamais vues. C'est que j'ai fait une petite distribution de perles et d'échantillons de soies fleuries. » (28 mai 1897)

En prodiguant des aides médicales, Vial vit son crédit grandement augmenter auprès des Nipa. Le missionnaire le constata :

« Je parlais aux enfants par mes petits cadeaux, verroteries, rubans, cauris, boutons de chemises, aux hommes par mes petits remèdes, mes stations prolongées au milieu d'eux, aux femmes par les enfants. » (13 décembre 1899)

du 19^e siècle, avec la période dite des « Warlords »³¹. Le missionnaire nota que « la meilleure œuvre à faire est celle qui touche le bien et l'hygiène, c'est le fondement des autres et celle qui vous attache le mieux le cœur de ces pauvres enfants » (16 mars 1904). Les actions « humanitaires », soutenues par l'encyclique de Léon XIII qui promouvait des conditions de vie moins difficiles, permirent au prêtre de gagner une certaine popularité : « J'ai vacciné des enfants. Le résultat est positif car plusieurs villages me prient d'en faire autant chez eux » (27 octobre 1901). Le religieux réduit au rôle de médecin est chose habituelle dans les récits de missionnaires, ces derniers étant généralement perçus, au départ, comme des hommes donnant quelques remèdes. Et c'est bien par nécessité et non pas par plaisir que Vial se fit « guérisseur ». Il avoua en effet que « la visite des malades est de toutes les œuvres la plus antipathique à mon caractère, il faut que je prenne mon cœur à deux mains pour examiner une plaie, et cependant il le faut car j'ai la réputation d'un habile médecin » (27 avril 1898). Dans une lettre datée de 1897, le missionnaire révèle plus concrètement les bienfaits des guérisons dans la construction de son œuvre apostolique :

« Les lépreux sont très nombreux chez les indigènes et même chez les Chinois. Il y en a même à Lou Mei I [Lumeiyi]. Je connais un village chrétien qui en possède une trentaine ; je parle bien entendu de la grande lèpre [...] je crois que rien ne sera plus facile que d'installer ici une œuvre. Les sujets abondent et l'emplacement ne manque pas. » (1^{er} septembre 1897)

Vial intervint également dans le domaine agricole. Il suggéra par exemple à un chef villageois de construire un lac artificiel et un barrage. Explicitant les raisons de son investissement personnel et financier dans ce projet, le missionnaire confia à sa donatrice qu'il en était ainsi « d'abord parce que son utilité évidente et immédiate me rendra le bienfaiteur insigne de tout ce pays et ce titre seul touchera plus les hommes que trente apostolats » (20 juin 1895). Cette pratique interventionniste fut courante, les missionnaires belges, en Mongolie, aidèrent les gens à développer l'irrigation et l'agriculture. L'encyclique de Léon XIII donnait d'ailleurs un avis très favorable aux associations de travailleurs. Après s'être installé dans le village de Lumeiyi, Vial projeta d'améliorer la fertilité des terres en creusant des canaux (26 octobre 1899), de faire un étang pour irriguer l'ensemble des rizières (5 janvier 1904). Le prêtre importa même des topinambours afin d'éviter la famine car ils lui semblaient bien convenir au sol et au climat. En effet, se référant à un article du périodique *Le pèlerin laboureur*, il écrivit à Marie de la Selle : « Les topinambours réussissent en terrain sec comme en terrain humide. Ce serait, je crois, un grand service à rendre aux indigènes que

d'introduire ce tubercule » (20 mars 1890). La Marquise lui en envoya donc, et huit ans plus tard, constatant que les topinambours ont « magnifiquement réussi » (6 septembre 1898), il ajouta que c'était là un grand bénéfice pour sa chrétienté et le développement de son influence.

En conséquence, Vial était perçu comme l'homme qui offrait des cadeaux, soignait les enfants et permettait de mieux cultiver la terre, plus que celui qui portait la soutane. Les ressources économiques et les aides médicales qu'il apporta furent acceptées de façon très positive et participèrent probablement à la création d'une sorte d'« aura » autour de sa personne. En arrivant dans les villages, il remarquait :

« Voici les mamans qui amènent les enfants et qui font appel à ma générosité : 'Père, voulez-vous me donner des perles ? Des cauris ? Des boutons ?' Et l'on donne à chacun. 'Merci Père. Avez-vous des médecins pour les yeux, contre la fièvre ?' On relève les paupières enflammées, on inspecte le poulx, on interroge, on distribue les remèdes voulus. »³²

Si se faire inscrire sur un registre était la seule condition à remplir pour pouvoir profiter de telles aides, on comprend alors mieux pourquoi le nombre des inscrits se multipliait. Se convertir, c'était pour les Nipa également devenir membre d'une communauté relativement indépendante par rapport aux Han. Vial profita effectivement du pouvoir que le protectorat français lui accordait pour acquérir des terres. Les chrétiens locaux étaient ainsi non plus placés sous l'autorité d'un mandarin mais sous celle du missionnaire qui, influencé par la « méthode par procès » employée par le père Terrasse chez les Han, dans le nord du Yunnan, n'hésita par ailleurs pas à devenir leur avocat en cas de litiges judiciaires. Désireux de faire recouvrir aux « Lolo » une dignité perdue, celle qu'ils auraient eue avant d'être placés sous la coupe des Han, le prêtre voulait ouvertement être à l'origine d'une « résurrection lolotte ».

5. « La résurrection Lolotte »

Vial s'occupa des « petites affaires » des Nipa, pour reprendre sa propre expression, c'est-à-dire qu'il usa de son influence lors de procès : bénéficiant de statuts privilégiés par la clause des traités inégaux, du soutien de leur gouvernement et jouissant du droit d'exterritorialité sur leurs terres, les missionnaires pouvaient montrer leur pouvoir effectif en intervenant activement et avec efficacité dans des disputes locales. En cas d'emprisonnement ou de persécution, ils pouvaient également compter sur la protection des pouvoirs occidentaux et réclamer, en outre, des indemnités des autorités chinoises si quelqu'un était tué.

Profitant de telles réglementations, Vial désira incarner l'image du Messie car pour lui « tous ces indigènes préfèrent leur liberté à la plus riche servitude » (22 juillet 1898). « Que de fois », écrivit-il à sa donatrice, « par ma seule présence ai-je fait reculer des tyrannaux dont toute la force était puisée dans l'ignorance de ces pauvres gens », et de conclure : « Comment ne seraient-ils pas venus à moi qui leur paraissait juste et bon ? »³³ De fait, les Nipa n'hésitèrent pas à réclamer le soutien du missionnaire pour régler des litiges judiciaires.

Considérant que « le Lolo est devant un Chinois [Han] comme un chien devant un tigre »³⁴, le missionnaire se consacra conjointement à ce qu'il considérait être la libération des Nipa contre le « joug Han ». Parce que, « jusqu'ici, les Lolos ont été malmenés, pillés, trompés par leurs dominateurs successifs »³⁵, le catholique désira leur faire recouvrir leur « dignité passée » et leur autonomie d'antan. Le messianisme chrétien a longtemps été ce que fut avant lui le messianisme juif, un mouvement à la fois politique et religieux, l'alliance d'un Dieu avec un peuple élu, le sauvetage d'une ethnie opprimée ou d'une dynastie condamnée³⁶. Ainsi, l'action de Vial consista à racheter les terres devenues propriétés han qui, anciennement, étaient sous l'égide d'un « seigneur lolo ». Quelques années plus tard, il confiait à sa donatrice : « Mon titre de propriétaire ne fait qu'ajouter une très grande influence » (6 avril 1896). La même année, il écrivait de nouveau : « Je crois que mon district est stable car j'ai, devant les indigènes, le titre le plus honorable et le plus respecté : je suis grand propriétaire » (18 août 1896). Ce faisant, Vial voulut en quelque sorte importer le modèle français chez les Nipa. En devenant propriétaire « c'est le commencement d'un projet que j'ai en tête » déclara-t-il, « fonder un village modèle. Je recherche moins la rente que le moyen d'introduire non seulement la religion, mais la civilisation, sa fille ». Le développement de l'instruction, l'accroissement du nombre d'écoles, en un mot, le « projet de civilisation » du missionnaire³⁷, alla de pair avec sa prise de position contre les Han.

Dans toute sa correspondance, Vial tenta de se défaire du « spectre han », véritable menace, selon lui, pour les Nipa et pour le christianisme en général, car il resta persuadé que « si on les enchinoise, ils sont perdus » (7 décembre 1904). Le missionnaire

³³ Paul VIAL, « Nadokouseu », *op. cit.*, p. 17.

³⁴ Paul VIAL, *Les Lolos – Histoire, religion, mœurs, langue, écriture*, Shanghai, Imprimerie de la Mission catholique, 1898, p. 27 (Études sino-orientales).

³⁵ Paul VIAL, « Nadokouseu », *op. cit.*, p. 13.

³⁶ Martial SINDA, *Le messianisme congolais et ses incidences politiques*, Paris, Payot, 1972, p. 5 (Bibliothèque

fit donc en sorte de rendre son district chrétien de plus en plus indépendant. C'est ainsi qu'il débuta la construction, en 1892, d'un village qu'il baptisa Saint-Paul de la Tremblaye en référence à son prénom et au nom du château qu'habitait sa bienfaitrice, Marie de la Selle, en Isère. « Pour venir ici, les Lolos n'auront pas à traverser le pays chinois » précisa-t-il. Et le prêtre d'ajouter : « Je fais étudier le français. Je tiens à ce que la classe soit exclusivement chrétienne et lolotte... je veux que les Lolos montent en même temps que les Chinois, en degré de civilisation » (28 octobre 1906). « Le village de Paul », pour employer le toponyme actuel, fut aménagé de toutes pièces par Vial. Entourée d'une haute muraille, la localité comprenait une église, une école dans laquelle il enseignait non seulement le français, mais aussi la géographie, les mathématiques, les caractères d'écriture chamannique qu'il apprit auprès de certains *bimo*³⁸... Le village comprenait un « château » et de nombreuses maisons où le prêtre logea les familles chrétiennes les plus « fidèles » de toute la région. Ce faisant, il sépara la communauté catholique de la société chamannique et il s'investit dans une recomposition territoriale de la société *ni* afin d'asseoir et de centraliser son pouvoir. Partant, il bouleversa le rapport des Nipa à leur village en les intégrant à une localité nouvellement créée. Il engendra par là-même une certaine stratification sociale et clanique.

6. Vial, « c'est pas un Chinois, c'est un Lolo... »

Vial privilégia la culture du peuple à évangéliser. De fait, les stratégies qu'il employa lui attirèrent les foudres des autorités ecclésiastiques françaises. Il fut même accusé de vouloir fonder « une Église dans l'Église ». Le missionnaire mit effectivement en œuvre une politique qui fut dite d'accommodation au 16^e siècle. S'insurgeant contre l'intransigeance du Vatican, il pensait que :

« C'est de ces questions de bon sens que je voudrais un peu plus de liberté de la part des supérieurs. Je comprends la nécessité de l'unité dans un même mouvement. Mais combien de fois sous prétexte d'unité, nous impose-t-on l'uniformité ou la routine ? »
(24 juin 1899)

Vial critiqua notamment l'empressement mis à enseigner le dogme, cause de l'échec de l'implantation chrétienne, selon lui. Voulant adapter le message religieux aux populations à convertir, le missionnaire s'improvisa « ethnographe » des Nipa. L'apprentissage de la langue *ni* était alors essentielle à ses yeux. L'ignorance des langues vernaculaires des populations à évangéliser était, pour lui, « la racine du mal ». Le prêtre était convaincu que :

« Il faut les christianiser en leur langue, leur prêcher dans leur langue et surtout il faudrait publier un catéchisme dans leur langue, et avec leurs caractères propres, puisque, par grand hasard, ils en possèdent. »³⁹

Vial accorda autant d'importance à la langue des Nipa, car il croyait avant tout y retrouver des réminiscences bibliques. Il tenta de prouver que les paroles du Dieu chrétien étaient déjà connues des Nipa, mais que, du fait d'une dégénérescence, ils les auraient oubliées. Il suffisait donc pour lui de leur rappeler les concepts chrétiens. Il s'exprima d'ailleurs ainsi : « C'est étonnant combien je trouve de racines grecques dans la langue indigène » (7 décembre 1889), puis pour mieux le prouver à sa donatrice, il proposa le tableau comparatif suivant :

| Grec | Indigène | |
|--------|----------|--------|
| Ballo | Ba | Lancer |
| Kèlè | Kè | Tumeur |
| Bous | Bou | Bœuf |
| Philos | Pély | Ami |
| Erdos | Idä | Image |

Le missionnaire poursuivit ainsi son argumentation :

« On dit que le grec descend du sanscrit, je croirais plutôt que le sanscrit comme le grec et ma langue [celle des Nipa] descendent d'une souche commune, apanage des fils de Japhet. Je penche à croire que la race lolo est japhétique et il est étonnant combien, malgré sa position au milieu des Chinois, cette race s'est conservée, simple et bonne et franche, avec une grande mobilité de cœur et de caractère. »⁴⁰

Vial, qui apprit l'écriture chamanique des *bimo*, aboutit également à la conclusion que les textes rituels des chamanes nous ramèneraient au temps biblique. Et sans réserve, il conclut : « L'origine de ces livres remonterait donc jusqu'à cette époque où les Lolos, habitant leur pays primitif, côtoyaient une race aryenne. »⁴¹ En 1898, le prêtre prit connaissance d'un livre qu'il intitula « généalogie lolo ». En traduisant ce texte, il crut relire la genèse biblique. Il distingua alors les parties suivantes au sein du manuscrit chamanique : création du monde et de l'homme, désobéissance de la trinité

³⁹ Paul VIAL, « Les Lolos ont-ils une religion ? », *op. cit.*, p. 175.

humaine à la trinité divine, époque de sécheresse universelle, époque du déluge universel, époque des ténèbres universelles, rédemption de l'humanité.

Associant les livres chamaniques aux écrits chrétiens, le missionnaire décida de traduire le catéchisme par le biais de l'écriture chamanique (il en existe plusieurs versions). Certains *bimo* collaborèrent d'ailleurs à cette entreprise tant et si bien qu'ils se réapproprièrent le contenu même du catéchisme. Ce sont donc les *bimo* qui ont traduit la pensée chrétienne dans leur propre langue, leur propre écriture et leurs propres concepts. En 1909, Vial fut très satisfait de la publication de son quatrième catéchisme, symbole, selon lui, de l'évangélisation proprement dite, et de l'aboutissement de son apostolat. Si le dogme fut « indigénisé » par le biais de l'écriture secrète des *bimo*, l'iconographie ne le fut pas⁴². L'image de saint François Xavier (1506-1552), l'un des fondateurs de l'ordre des jésuites qui périt au large des côtes chinoises, apparaît dès la première page. L'évangéliste de l'Asie orientale est représenté avec un palmier et un bateau en arrière-plan, symboles s'il en est du prosélytisme chrétien. Vial voulait ainsi s'associer à cette image du jésuite, croix à la main, prêchant la Bonne Parole.

Cette transcription du dogme chrétien en écriture rituelle permit au missionnaire d'acquiescer une certaine légitimité auprès des Nipa. « C'est pas un Chinois, c'est un Lolo, ne vois-tu pas qu'il connaît nos caractères »⁴³, aurait dit l'un d'entre eux en voyant Vial écrire. Après la parution de son catéchisme de 1909, un chamane, « le plus célèbre de tout le pays lolo » selon le catholique, lui rendit visite. Il lui aurait alors déclaré : « J'ai trouvé votre catéchisme et je l'ai lu, mais comme je ne comprends pas tout, je me suis dit que je viendrais vous demander des explications. »⁴⁴ À la fin de sa vie, le prêtre s'étonna d'ailleurs des marques de respect que les *bimo* eux-mêmes eurent envers lui. Il écrivit en effet qu'un de ces « maîtres en caractères lolos », « un bon vieux, tout brisé, tout cassé, avait devancé les autres pour me saluer sur la route, et était retourné bien vite pour essayer le banc qui devait me servir ». Et d'ajouter « au fond je ne sais quel effet je produis à ces braves gens, mais pour moi ils m'entraînent »⁴⁵.

⁴² À l'opposé, les illustrations utilisées par Matteo Ricci étaient spécifiques au contexte chinois. Les représentations religieuses furent dessinées en fonction de leur impact supposé sur l'esprit du catéchumène han. Voir Jacques GÉRNIEZ, *Chine et christianisme. La première confrontation*, Paris, Gallimard, [1982] 1991.

⁴³ Paul VIAL, « Nadokouseu », *op. cit.*, p. 19.

⁴⁴ Paul VIAL, « Yunnan : un curieux texte lolo », dans *Annales des Missions étrangères*, 1911, p. 84.

Bien qu'il n'appartint pas à une lignée d'initiés, le missionnaire acquit probablement le statut de *bimo*. Il suivit en effet un apprentissage auprès de certains chamanes qu'il accompagna d'ailleurs dans leurs activités rituelles. Il accomplit de surcroît des sacrifices. Certes, il ne spécifia jamais s'il s'agissait là de sacrifices sanglants – le sang étant primordial dans la religion des Nipa afin de transmettre le message des sacrifiants aux esprits⁴⁶ –, mais sa correspondance fourmille de détails suggestifs. Dès 1889, le missionnaire mit en scène de nombreux sacrifices chrétiens. Il offrit, par exemple, « le Saint sacrifice pour faire venir la pluie » (6 juin 1889). Le prêtre annonçait, la même année, avoir le désir de

« demander à Dieu le don des miracles, non pas au nom de tel ou tel saint, mais en son nom propre. Je sais qu'il y a danger pour moi, mais je sais aussi que l'orgueil ne peut pas exister avec ce don et que par conséquent le moyen le plus sûr de l'obtenir et de le conserver, c'est d'être humble. Je voudrais ce don des miracles par amour pour les âmes. J'ai affaire à des gens simples, plus embarrassés de coutumes que de doctrines. Ils croient facilement et comme naturellement, mais pour les emballer, si je puis parler ainsi, il leur faut un signe extérieur de la divinité ; que le bon Dieu vienne à notre secours, qu'il nous envoie des thaumaturges... car s'il ne vient pas à notre aide, nous devons employer les moyens humains que notre faiblesse nous oblige, comme malgré nous, d'employer. » (18 décembre 1889)

Vial reconnut ouvertement que les « Saints Sacrifices », qui firent croire en la réalisation de miracles, lui permirent de multiplier le nombre de conversions.

Concernant le rôle exorciste des ablutions faites par les *bimo*, le missionnaire nota :

« J'ai appris par hasard que l'on pouvait bénir les semences, plusieurs familles m'ont apporté les leurs, je les ai bénites après la messe. Savez-vous à quelle occasion j'ai parlé de la bénédiction des semences ? C'est que j'avais appris qu'un catéchumène avait invité un Pimo [*bimo*] à bénir sa maison, avec de l'eau, s'il vous plaît, bénite par lui. Vous verrez dans mes études combien ils ont des traditions se rapprochant des nôtres. » (30 mars 1890)

C'est probablement de ce type d'amalgame entre le culte chrétien et les cultes proprement *ni* que le phénomène de syncrétisme naquit. Que dire, enfin, des prières que Vial adressait à Dieu, rappelant sans doute les psalmodies que les *bimo* entonnent afin de communiquer avec les esprits ? Les prières sont une pratique traditionnelle en Chine, comme la révélation de textes sacrés par le procédé de l'écriture automatique⁴⁷.

En mesure d'écrire des livres en écriture rituelle, d'accomplir des sacrifices, de faire des ablutions exorcistes et de soigner les malades, Vial fut vraisemblablement perçu comme un *bimo*. Il se fit toutefois appeler non pas « Maître de la psalmodie », mais « Père des esprits », *sepa*. Le mot *se* désigne précisément les esprits de la religion des Nipa, et *pa* est une particule précisant le genre masculin ou signifiant « père ». Par cette dénomination, le prêtre soulignait être en étroite relation avec les esprits du panthéon chamannique, tout en s'accordant un statut différent de celui des *bimo*. En jouant sans cesse sur les amalgames entre les croyances autochtones et chrétiennes, il parvint à greffer le catholicisme sur la religion chamannique.

Conclusion

À sa mort, le 7 décembre 1917, Vial laissa derrière lui un clergé composé de trente villages chrétiens. La communauté catholique était alors dirigée par des prêtres autochtones. Bien qu'ostracisé par ses pairs, Vial fut reconnu, quelques années plus tard, comme « le grand apôtre des Lolos », pour reprendre l'expression du père Cesselin⁴⁸. Si l'avènement de Mao Zedong mit fin à l'enseignement du catholicisme aux Nipa par les Nipa eux-mêmes, l'empreinte de Vial reste vive sur le terrain où son nom demeure très connu et où les catholiques perpétuent aujourd'hui, à leur façon, au sein d'églises flambant neuves, les rites chrétiens fortement teintés de chamanisme. Le clergé est en plein essor, il y aurait plus de trois mille chrétiens. Pourquoi le catholicisme s'est-il pérennisé alors que les persécutions à l'encontre des chrétiens furent extrêmement violentes ? Quel sens le christianisme prend-il pour les Nipa, aujourd'hui, pratiquement un siècle après la disparition de Vial ?

La communauté catholique s'est maintenue au sein du clan des Nipa parce que ce christianisme « parle » littéralement une autre langue que l'occidentale. L'inculturation du dogme prima dans l'implantation du catholicisme et le missionnaire sembla s'être converti à la culture des Nipa plus que la culture ne s'est peut-être convertie au christianisme. Dès lors, c'est de *christianisme chamanisé* dont il faudrait plutôt parler.